

LE PROLOGUE DE LUC

(version du 24 mai 2006, modifiée le 20 novembre 2006, le 24 août 2009 et le 2 octobre 2012)

Lc 1, 1-4

Traduction de Yves Beaupérin

- 1 Du moment que beaucoup ont entrepris
de (mettre en ordre) (raconter)¹ un récit des événements
portés à leur plénitude² en nous,
- 2 tels que nous les ont transmis³,
les témoins oculaires⁴, à partir du commencement,
et qui sont devenus servants de la Parole,
- 3 il m'a paru bon, à moi aussi,
qui ai tout accompagné de près, depuis l'origine,
d'en faire une mise par écrit, pour toi, excellent Théophile,
exactement, avec ordre,
- 4 afin que tu reconnaisse la sûreté des paroles
au sujet desquelles tu as été catéchisé⁵.

Traduction de Marcel Jousse

- 1 Déjà beaucoup de gens voulurent
mettre de l'ordre en la série
des épisodes mémorisés par nous,
- 2 dans les termes où nous les transmirent
les témoins depuis l'origine
et ceux qui sont devenus serveurs de parole.
- 3 Ainsi à moi, il parut bon
d'apprendre toutes les leçons,
depuis le début, mot à mot,
et d'en écrire un ordre pour toi,
excellent Théophile,
- 4 pour que tu saches le texte sûr
des leçons dont tu as été catéchisé⁶.

¹ αναταξασθαι de ανα-τασσομαι : « composer (par écrit), mettre en ordre, classer des documents pour raconter » (Carrez) – « parcourir en ordre, réciter, raconter » (Bailly).

² « Le composé πλήρης-φορέω insiste sur l'achèvement : ces événements forment un tout porté à leur plénitude » (Sœur Jeanne d'Arc).

³ « transmis, livrés : παραδίδωμι a déjà ici son sens théologique précis : transmettre la Tradition » (Sœur Jeanne d'Arc).

⁴ « ont vu par eux-mêmes, αυτόπτης : αυτός-όψομαι, voyant lui-même, témoin oculaire : le témoignage oculaire sert de référence » (Sœur Jeanne d'Arc).

⁵ « reçues, de κατηγέω : c'est le nom même de notre catéchisme » (Sœur Jeanne d'Arc).

⁶ Marcel JOUSSE, *Hautes Etudes*, 22 février 1938, 14^{ème} cours, *Le traditionalisme de l'Apocalypse johannique*, p. 310.

COMMENTAIRE

Mettre en ordre

Luc parle, à deux reprises, d'une mise en ordre, d'abord chez ceux qui l'ont précédé, sans préciser s'il s'agit d'une mise en ordre orale ou écrite, ensuite de sa part, pour une mise en ordre écrite.

Cette mise en ordre est habituellement interprétée comme une mise en ordre chronologique. Mais il s'agit, sans aucun doute, d'autre chose : il s'agit de différents enfilages des perles-leçons en colliers-compteurs. Ce qui confirme que ces perles-leçons ont été transmises sans ordre pré-établi et que certains ont essayé d'en faire un collier-compteur, différent suivant les auteurs.

Perle-leçon et collier-compteur

« Un examen attentif des récitations traditionnelles nous révèle que celles-ci sont faites d'unités en soi, pouvant exister indépendamment les unes des autres, mais dont l'insertion au milieu d'autres unités enrichit considérablement la valeur. Ces unités en soi, que nous appellerons, à la suite de Marcel Jousse, des *perles-leçons*, sont de longueur variable, suivant les cas, ce qui ne facilite pas toujours leur identification. En effet, la perle-leçon doit constituer une unité d'expression qui lui permet d'exister par elle-même en se suffisant à elle-même.

[...]

« Mais la beauté d'une perle se trouve enrichie par le voisinage d'autres perles. Toute la raison d'être d'une perle, aussi belle qu'elle soit dans son indépendance, est d'être enfilée en collier avec d'autres perles. De l'analogie entre la perle et la leçon, on passe donc tout naturellement à l'analogie entre le collier de perles et le collier-compteur de perles-leçons. »⁷

Un exemple d'enfilage de perles-leçons

Donnons un exemple de ce que nous affirmons, afin de permettre au lecteur de se rendre compte de la pertinence de ce modèle du collier-compteur pour rendre compte de l'élaboration des évangiles à partir de l'enseignement du Maître, Rabbi Iéshoua de Nazareth. Nous nous permettrons même, sur cet exemple, de « fabriquer » un « quatrième évangile synoptique » pour confirmer la justesse de cette approche.

L'arbre bon et l'arbre pourri

Nous trouvons dans l'évangile selon Matthieu, deux récitations très voisines, dont Luc donne une troisième version. Le doublet chez Matthieu confirme le fait suivant, aussi bien chez le maître que chez le disciple devenu transmetteur : la même leçon n'est pas donnée une seule fois, mais elle est répétée plusieurs fois, en des lieux différents, en des jours différents pour des auditoires différents. L'adaptation aux circonstances de temps, de lieu et d'auditeurs ne permet pas au maître ou au transmetteur de répéter sa leçon à l'identique, il la répète d'une façon analogue : c'est pareil sans être pareil.

Nous sommes en présence d'un véritable jeu de Lego, fait de petites briques interchangeables – les perles-leçons – dont l'enfilage – les colliers-compteurs – peuvent donner des édifices différents, induisant une autre signification.

Nous affirmons que les perles-leçons sont les paroles mêmes de Rabbi Iéshoua de Nazareth, compte-tenu de l'exigence, impérative et universelle, dans les milieux de style global-oral, de répéter mot à mot l'enseignement du maître. Mais les enfilages peuvent être, soit ceux de Iéshoua lui-même, soit ceux des évangélistes à sa suite. Ce que confirme Théodore Bar Koni :

⁷ Yves BEAUPERIN, *Rabbi Iéshoua de Nazareth, une pédagogie globale : du texte écrit au geste global*, DésIris, 2000, p. 132 et p. 138.

« Matthieu a une autre habitude dans son annonce : lorsqu'il met dans son ordrage les paroles de Jésus, il les met « vives », sans rien ajouter venant de lui-même. » (Théodore Bar Koni, Scholies, V).

« Matthieu a mis par écrit son annonce après la mort d'Etienne quand les fidèles ont vu que les Apôtres allaient être séparés d'eux. Ils ont demandé à Matthieu que tout ce que le Seigneur avait fait et dit leur soit transmis par écrit. Mais il n'a pas fait la mise par écrit de sa Karozoutha en suivant ce que le Seigneur avait dit et fait mais selon un autre plan, celui de donner son enseignement par cœur : l'ordrage qu'il s'est choisi l'a été en vue de donner un tissage solide à cet enseignement. Ainsi n'a-t-il pas utilisé ses éléments dans l'ordre selon lequel le Seigneur avait parlé ou agi : il n'a pas mis au début ce qui s'est passé au début ni à la fin ce qui s'est passé à la fin, mais il a choisi un autre façon d'ordrer. » (Théodore Bar Koni, Scholies, VII) ⁸.

Mat 7, 15-20

15 Tenez-vous en garde contre les faux prophètes
qui viennent à vous en habits de brebis,
mais au-dedans sont des loups rapaces.

16 C'est à leurs fruits
que vous les reconnaîtrez.

Cueille-t-on sur des épines des raisins,
ou sur des chardons des figes ?

17 Ainsi tout arbre bon (ἀγαθόν) produit des fruits beaux (καλούς) ;
mais l'arbre pourri (σαπρόν) produit des fruits mauvais (πονηρούς).

18 Un arbre bon ne peut porter des fruits mauvais
ni un arbre pourri produire des fruits beaux.

19 Tout arbre ne produisant pas du beau fruit
est coupé et jeté au feu.

20 Ainsi donc, c'est à leurs fruits
que vous les reconnaîtrez.

Mat 12, 33-37

33 Ou rendez l'arbre beau (καλόν),
et son fruit sera beau (καλόν) ;
ou rendez l'arbre pourri (σαπρόν),
et son fruit sera pourri (σαπρόν).
Car c'est à partir du fruit
qu'on connaît l'arbre.

34 Engeance de vipères,
comment pouvez-vous dire de bonnes choses,
étant mauvais ?
Car de la surabondance du cœur
parle la bouche.

35 L'homme bon (ἀγαθός), du bon trésor de son cœur,
tire de bonnes choses,
et l'homme mauvais (πονηρός), du mauvais trésor
tire des choses mauvaises.

⁸ Textes cités par Pierre PERRIER, *Evangelies : de l'oral à l'écrit, Les colliers évangéliques*, Le Sarment, 2003, p. 775.

- 36 Or, je vous dis :
Toute parole oiseuse que prononceront les hommes,
ils en rendront compte au jour du Jugement.
- 37 Car d'après tes paroles tu seras déclaré juste,
et d'après tes paroles tu seras condamné.

Lc 6, 43-45

- 43 Car il n'est pas d'arbre beau (καλόν)
produisant du fruit pourri (σαπρόν),
ni non plus d'arbre pourri
produisant du fruit beau.
- 44 Car chaque arbre se connaît à son propre fruit.

Car sur des épines on ne cueille pas de figues,
ni sur de la ronce on ne vendange du raisin.

- 45 L'homme bon, du bon trésor de son cœur,
profère (ce qui est bon),
et le mauvais, du mauvais (trésor)
profère (ce qui est) mauvais.

Matthieu présente deux récitations qui présentent des points communs. Mais, à y regarder de près, le sens général de ces deux récitations n'est pas le même.

Dans la première récitation, il s'agit des faux prophètes qui, étant pourris en eux-mêmes (ici, il n'est pas fait allusion au cœur, comme c'est le cas dans la deuxième récitation), produisent de mauvais fruits. Et c'est à ces fruits mauvais que Iéshoua nous recommande de les reconnaître.

Dans la seconde récitation, Iéshoua parle de l'homme en général et des paroles qu'il peut prononcer. S'il est mauvais, ses paroles ne peuvent être bonnes. Mais l'homme est susceptible de changer la source de ses paroles en rendant son cœur bon, comme on peut faire porter de beaux fruits à un arbre en le rendant beau ou bon. Car, de même que c'est au fruit qu'on reconnaît l'arbre, c'est sur ses paroles que l'homme sera jugé.

Luc mélange les deux situations : celle (Lc 6, 43-44) que Matthieu (Mt 7, 16-18) rattachait aux faux prophètes (ici la beauté ou la pourriture de l'arbre est un fait et non plus une possibilité susceptible de changement) et celle (Lc 6, 45) que Matthieu (12, 35) rattachait à l'homme en général. Du coup, la récitation de Luc prend un sens général mais en supprimant l'affirmation d'un changement possible du cœur.

Il s'agit ici de perles-leçons interchangeableables qui présentent trois enfilages ayant trois sens différents : chez Matthieu, une description des faux prophètes qui, mauvais en eux-mêmes, produisent des paroles fausses (Mt 7, 15-20) ; un avertissement à l'homme d'avoir à changer son cœur s'il veut produire de bonnes paroles et éviter ainsi d'être mal jugé au jour du Jugement (Mt 12, 33-37) ; chez Luc, un constat que l'homme bon produit de bonnes paroles et l'homme mauvais de mauvaises, sans appel à un jugement quelconque et sans possibilité d'une amélioration (Lc 6, 43-45).

On peut isoler ces perles-leçons indépendantes et imaginer d'autres enfilages. Voici la collections des perles-leçons, par unité de sens, qui composent les trois textes évangéliques

en question (en romain gras, celles de Matthieu ; en italique, celles de Luc ; en italique gras, celles qui sont communes aux deux) :

**Tenez-vous en garde contre les faux prophètes
qui viennent à vous en habits de brebis,
mais au-dedans sont des loups rapaces.**

**C'est à leurs fruits
que vous les reconnaîtrez.** (cité deux fois)

ou

**Car c'est à partir du fruit
qu'on connaît l'arbre.**

**Cueille-t-on sur des épines des raisins,
ou sur des chardons des figes ?**

ou

*Car sur des épines on ne cueille pas de figes,
ni sur de la ronce on ne vendange du raisin.*

**Ainsi tout arbre bon (ἀγαπὸν) produit des fruits beaux (καλοῦς) ;
mais l'arbre pourri (σαπρὸν) produit des fruits mauvais (πονηρούς).**

*Un arbre bon ne peut porter des fruits mauvais
ni un arbre pourri produire des fruits beaux.*

**Tout arbre ne produisant pas du beau fruit
est coupé et jeté au feu.**

**Ou rendez l'arbre beau (καλόν),
et son fruit sera beau (καλόν) ;
ou rendez l'arbre pourri (σαπρὸν),
et son fruit sera pourri (σαπρὸν).**

**Engeance de vipères,
comment pouvez-vous dire de bonnes choses,
étant mauvais ?**

*L'homme bon (ἀγαθός), du bon trésor de son cœur,
tire de bonnes choses,
et l'homme mauvais (πονηρός), du mauvais trésor
tire des choses mauvaises.*

**Or, je vous dis :
Toute parole oiseuse que prononceront les hommes,
ils en rendront compte au jour du Jugement.**

**Car d'après tes paroles tu seras déclaré juste,
et d'après tes paroles tu seras condamné.**

Proposons un autre enfilage de Matthieu 13, 33-37 qui exprimera une dynamique : partant de l'affirmation du jugement sur les paroles prononcées, le texte invite à prendre conscience que ces paroles sortent du cœur, que seul un homme bon au cœur bon peut produire des paroles bonnes et que, par conséquent, il faut changer le cœur de l'homme s'il veut éviter un jugement négatif.

« Or, je vous dis :

Toute parole oiseuse que prononceront les hommes,
ils en rendront compte au jour du Jugement.

Car d'après tes paroles tu seras déclaré juste,
et d'après tes paroles tu seras condamné.

Car de la surabondance du cœur
parle la bouche.

L'homme bon, du bon trésor de son cœur,
profère de bonnes choses,
et l'homme mauvais, du mauvais trésor
tire des choses mauvaises.

Engeance de vipères,
comment pouvez-vous dire de bonnes choses,
étant mauvais ?

Car c'est à partir du fruit
qu'on connaît l'arbre.

Ou rendez l'arbre beau,
et son fruit sera beau ;
ou rendez l'arbre pourri,
et son fruit sera pourri.

(En effet) tout arbre ne produisant pas du beau fruit
est coupé et jeté au feu.»

Proposons un deuxième enfilage qui, partant de la parole mensongère des faux prophètes, évoque le jugement qui les attend, jugement pouvant s'étendre à tout homme dont le cœur mauvais ne permet pas de dire des paroles bonnes :

« Tenez-vous en garde contre les faux prophètes
qui viennent à vous en habits de brebis,
mais au-dedans sont des loups rapaces.

C'est à leurs fruits
que vous les reconnaîtrez.

Cueille-t-on sur des épines des raisins,
ou sur des chardons des figes ?

Ainsi tout arbre bon (ἀγαπὸν) produit des fruits beaux (καλούς) ;
mais l'arbre pourri (σαπρὸν) produit des fruits mauvais (πονηρούς).

Un arbre bon ne peut porter des fruits mauvais
ni un arbre pourri produire des fruits beaux.

Tout arbre ne produisant pas du beau fruit

est coupé et jeté au feu.

« Car, je vous dis :

Toute parole oiseuse que prononceront les hommes,
ils en rendront compte au jour du Jugement.

Car d'après tes paroles tu seras déclaré juste,
et d'après tes paroles tu seras condamné.

Car de la surabondance du cœur
parle la bouche.

Engeance de vipères,
comment pouvez-vous dire de bonnes choses,
étant mauvais ?

(Car) l'homme bon, du bon trésor de son cœur,
profère de bonnes choses,
et l'homme mauvais, du mauvais trésor
tire des choses mauvaises. »

On remarquera que les enfilages proposés, que ce soient ceux des évangélistes, que ce soient ceux que nous proposons ici, ne changent pas le sens de chaque perle-leçon prise individuellement, mais que suivant l'enfilage qui est proposé, l'enseignement global peut être différent.

« ... un récit... »

Tout dans ce prologue renvoie à une tradition orale :

* le mot « récit » (διήγησις) signifie « récit, narration, exposition » (Bailly).
Il faut faire attention qu'aujourd'hui où tout passe par l'écriture, l'erreur consisterait à faire une projection. A cette époque, où l'écriture est réservée à des spécialistes, un « récit » est certainement un récit oral et non écrit.

* le mot « transmettre » (παράδοσις) signifie, aussi bien, une transmission verbale ou écrite, mais Luc étant l'évangéliste de Paul, pour lequel la transmission des évangiles est exclusivement orale, le mot « transmettre » se réfère, sans aucun doute, à une transmission orale.

* « les paroles dont tu as été catéchisé ». Ce sont bien des paroles qui sont transmises et elles sont transmises en écho, ce qui est le sens du mot « catéchisme ».

« ... des événements ... »

Dans le prologue des Actes des Apôtres, l'évangéliste Luc nous précise en quoi consiste ces πράγματα :

« ce que Jésus commença à faire et aussi à enseigner »
(Ac 1, 1)

Il s'agit donc, à la fois, de ce que Jésus a dit et de ce que Jésus a fait, et donc du récit oral des enseignements de Jésus et des actions accomplies par lui.

« ... portés à leur plénitude en nous ... »

Le verbe utilisé πληροφορεω est formé à partir des deux verbes πληρώω = remplir et φορεω = porter, littéralement donc, « porter à la plénitude ».

Comme le fait également remarquer Sœur Jeanne d'Arc :

« *des faits*, avec le sens achevé de πράγματα, pour la geste du Christ ; pour celle des apôtres toujours inachevée, ce seront des πράξεις : les Actes des Apôtres. »

Par ailleurs, la préposition ἐν suivie du datif signifie « dans » et non pas « parmi ».

Luc nous parle donc des gestes achevés du Christ, portés à leur plénitude en nous. Le sens le plus plat, communément adopté par les traducteurs, est :

« des événements accomplis parmi nous »

Marcel Jousse perçoit que le mot renvoie à quelque chose qui se passe en nous et il le traduit par « mémorisés » :

« des épisodes mémorisés par nous »

On peut l'accuser, comme toujours, de tirer à lui la traduction, car « mémorisés » aurait appelé un autre mot en grec, mais il n'a pas tout à fait tort, si on se souvient que « mémoire » vient de la racine indo-européenne *smēr-* qui signifie « avoir part ».

Luc nous parle de choses qui ont été accomplies en Iéshoua, c'est-à-dire tout ce qu'il a dit et tout ce qu'il a fait et qui trouvent leur achèvement en nous, pour peu qu'on les porte en soi, par la mémoire de ces événements, qu'on acquiert grâce à la tradition qui en est faite par les témoins oculaires et les servants de la parole, et qui « donne part » à ces faits.

Du coup, Luc nous introduit à la véritable intelligence de la finalité de cette tradition : il ne s'agit pas de satisfaire la curiosité de l'auditeur, en l'informant sur ce qui a été dit ou fait, mais de permettre, à ce que Iéshoua a fait ou dit, en l'évoquant de mémoire, d'atteindre à leur plein achèvement dans les auditeurs-mémorisateurs.

N'oublions pas, en effet, que Iéshoua nous sauve parce qu'il a assumé en lui notre condition d'hommes pécheurs, en vivant toutes nos situations humaines, mais en les vivant d'une manière qui soit conforme à son Père, et non pas comme nous les vivons par suite du péché. C'est en participant à la transformation qui a été opérée en lui, par son obéissance jusqu'à la mort, que nous acquérons notre salut, par intussusception mimismologique.

Mais Iéshoua ne peut pas nous sauver s'il n'a pas véritablement dit ou fait ce que nous transmet la tradition de style global-oral. L'efficacité attendue des paroles et des actions de Rabbi Iéshoua de Nazareth postule l'historicité de ces paroles et de ces actions. Dans le christianisme, les paroles et les actions de Rabbi Iéshoua de Nazareth ne sont pas transmises pour donner seulement du sens mais pour produire de l'effet. Elles ne sont pas seulement transmises pour être entendues, et encore moins lues, afin d'être comprises. Elles sont transmises pour être vécues globalement, rituellement, afin de produire de l'effet : permettre à celui qui les célèbre d'intussuscepter mimismologiquement Rabbi Iéshoua de Nazareth. Si elles n'étaient transmises que pour donner du sens, elles pourraient ne relever que du mythe, qui ne postule pas nécessairement leur historicité, mais elles sont aussi transmises pour produire de l'effet, ce qui postule leur historicité, car, en Rabbi Iéshoua, c'est dans et par

l'Histoire que nous sommes sauvés. La tradition de style global-oral des paroles et des actions de Rabbi Iéshoua de Nazareth ne relève pas d'abord du mythe explicateur mais du mystère efficient, en donnant à ce mot « mystère » le sens que lui donne l'apôtre Paul et, à sa suite, la tradition des Eglises orthodoxe et catholique.

« ... les témoins oculaires, à partir du commencement... »

... moi qui ai tout accompagné de près, depuis l'origine ... »

Luc utilise deux expressions différentes : ἐξ ἀρχῆς, à propos des témoins oculaires, et plus loin, ἀπῶθεν, en ce qui le concerne, ce qui peut laisser penser qu'il ne s'agit pas de la même réalité.

ἀρχή est utilisé pour désigner le début du ministère de Jésus. C'est ainsi que Marc débute son évangile par « commencement (ἀρχή) de l'évangile de Jésus Christ, fils de Dieu » (Mc 1, 1) et il commence par nous parler de Jean le Baptiste. C'est le même mot qu'utilise l'apôtre Pierre, au Cénacle, entre l'Ascension et la Pentecôte, pour donner le critère du choix de celui qui doit remplacer Judas : il faut qu'il ait été témoin « du temps où le Seigneur Jésus a marché à notre tête, en commençant (ἀρξάμενος) depuis le baptême de Jean » (Ac 1, 21-22). C'est pourquoi Luc utilise ce terme pour qualifier les témoins oculaires qui le sont « depuis le commencement », c'est-à-dire depuis le baptême de Jean.

Par contre, pour lui qui, d'ailleurs, ne se classe pas parmi les témoins oculaires, Luc utilise un autre terme : « depuis l'origine » (ἀπῶθεν). Il affirme suivre de près quelque chose depuis l'origine. De quoi s'agit-il ? Il ne peut s'agir du ministère de Jésus depuis Jean, sinon il se présenterait lui aussi comme témoin oculaire. S. Chabert d'Hyères, sur le site consacré au Codex de Bèze⁹, dans ses commentaires, semble affirmer que cette origine remonterait à la naissance de Jean et de Jésus : « avec l'adverbe ἀπῶθεν, contrastant avec ἐξ ἀρχῆς qui marquait le commencement du ministère du Christ, il remontait au tout début, dès la naissance de Jean et de Jésus » (p. 2). Ainsi donc, Luc « en disant que depuis l'origine, il avait attentivement accompagné les événements, faisait part d'un fait d'expérience, signifiant clairement qu'il avait été un témoin attentif de la vie de Jésus depuis les origines » (p. 3). Cela suppose donc que Luc ait été contemporain de Jésus dès sa naissance et même avant. D'où l'hypothèse avancée par S. Chabert d'Hyères que Luc serait, en réalité, un frère de Jésus et, sans doute, « Jacques le juste, dit le frère de Jésus par Flavius Josèphe. Il fut le guide de la communauté de Jérusalem pendant vingt ans, de 42 à 62 et peut-être même dès la persécution qui suivit la mort d'Etienne, vers 32. Ce parent de Jésus était prêtre ».

On peut aussi émettre une autre hypothèse : Luc nous parle de la transmission orale de ce que Jésus a dit et fait, depuis le commencement, et que Luc a suivi de près, dès l'origine. En effet, rien ne permet de déduire que l'affirmation de Luc : « beaucoup ont entrepris de mettre en ordre un récit des événements », concerne des mises par écrit. C'est notre tendance de gens de style écrit que de le supposer à priori. On peut, tout aussi bien, et même peut-être plus sûrement, l'interpréter comme une affirmation relative aux traditions de style oral qui circulaient à l'époque et auxquelles Luc se serait intéressé de près, depuis le début. Luc se présenterait donc comme un témoin de la première heure de la transmission orale de ce qui deviendra les évangiles écrits.

« ... devenus servants (ὄπηρέται) de la Parole ... »

« *Huperetes* est le terme grec pour l'hébreu *hazan*. Walter Bauer¹⁰ pense que l'emploi du terme *huperetes* sur une tombe juive-romaine se réfère probablement à un servant de la synagogue.

⁹ <http://www.dammarilys.com/comm/luc.html>

¹⁰ Walter BAUER, *A Greek-English Lexicon of the New Testament*, Chicago: University Press, 1957, p. 850.

Deux fois dans la Mishna (M. Yoma 7, 1 ; M. Sotah 7, 8) ce servant, appelé *hazzan* en hébreu, est décrit comme un gardien de la synagogue. Safrai écrit : « le chef de synagogue avait un aide, le *hazzan* (hzn), sûrement le *huperetes* de Luc 4, 20, qui jouait le rôle d'exécutant pour les détails pratiques de l'organisation de la synagogue »¹¹. Le *hazzan*, un servant, dans la synagogue, était responsable entre autres choses, des rouleaux de la synagogue. Dans Luc 4, 20 le *hazzan/huperetes* est clairement un servant de la synagogue (et il s'occupe des rouleaux). Ne pourrait-on pas voir là la clé de compréhension du *huperetai tou logou* de l'Eglise chrétienne, dont il est question dans Luc 1, 2 ? Au premier stade de son histoire l'Eglise n'avait ni édifice ni structures formelles nécessitant du personnel. Mieux, elle avait une tradition précise. A mesure que l'église grandissait et s'étendait elle a peut-être eu besoin de donner un titre spécial à ceux qui étaient naturellement qualifiés pour réciter la tradition, et avec le titre, une responsabilité unique. »¹²

Au fond, ces « servants de la Parole » étaient des personnes qualifiées, parce que possédant dans leur mémoire la tradition orale de ce que Jésus avait dit ou fait et capables de redonner, avec exactitude, ces récitations. Ces personnes devaient être, à la fois, les dépositaires vivants et les gardiens exacts de la tradition, auxquelles on faisait appel, lors des réunions de l'Eglise locale, pour redonner les textes que l'on souhaitait entendre. Ce qui induit que dans les Eglises, on ne lisait pas les textes mais on les récitait. Il s'agissait de *lectio* = *leçon* et non pas de lecture.

« ... exactement ... »

Nulle place ici à l'approximation, à la fantaisie, à la recomposition. Luc témoigne d'une grande honnêteté dans la recherche scrupuleuse des faits exacts. Quelle place y a-t-il ici à des communautés créatrices de textes, procédant à une relecture interprétative des faits avec la place possible, pour certains, à une dérive interprétative ?

« ... afin que tu reconnaisse la sûreté des paroles... »

Luc nous explique ici la finalité de la mise par écrit : il s'agit d'un texte témoin destiné à confirmer la solidité de la transmission de style global-oral. Il confirme, au passage, que cette tradition est « sûre » et non pas « peu fiable ». L'écriture n'est pas destinée à supplanter la tradition de style global-oral : elle vient l'accompagner pour la confirmer.

Oralité et écriture sont donc deux témoins qui se confirment l'un l'autre. Nous retrouvons là l'exigence de la loi juive nécessitant la présence de deux témoins pour confirmer la véracité des faits.

« ... au sujet desquelles tu as été catéchisé... »

La racine grecque du mot « catéchisé » est « écho ». Etymologiquement et historiquement, la catéchèse est la répétition « en écho » des leçons du maître. Nous sommes donc bien, là encore, dans la tradition de style oral.

¹¹ S. Safrai, « *The Synagogue* » in S. Safrai and M. Stern (ed.), *The Jewish People in the First Century: Historical Geography, Political History, Social Cultural and Religious Life and Institutions*, Philadelphia: Fortress Press, 1976, pp. 935f.

¹² d'après Kenneth E. BAILEY, *La tradition orale informelle et codifiée et les évangiles synoptiques*, Themelios 20-2, janvier 1995, 4-11, traduction de Micheline Doutres.